

Réponse à Joséphine Roques

Les questions que vous posez invitent à débrider les lignes de fracture qui s'inscrivent dans le texte de Freud. Le partage entre les « deux Freud » est-il uniquement d'ordre temporel ? Oui et non. Oui, dans la mesure où c'est bien dans l'étude des hystériques que Freud découvre des thèmes ou des métaphores suggérant un féminin qui se caractérise par un ensemble d'opérations et de structures spatiales ne pouvant s'ordonner qu'en ayant recours à la fois à un espace-temps et à un embryon de narrativité. Impossible donc de l'essentialiser.

Prenons un exemple : Lacan se réfère au féminin en plaçant en son centre un « trou ». Or, dans la perspective freudienne, telle que la donne à voir le rêve d'Irma, le trou n'est pas premier ; c'est du moins ce que révèle l'anecdote du chaudron prêté intact et rendu troué ; trouser l'intact, souiller le virginal, tel serait, au début de l'exploration freudienne, le crime masculin. Il résonne aussi bien dans les *Études sur l'hystérie* que dans *L'Interprétation du rêve* ou dans « Le tabou de la virginité ». Il y est question d'une effraction primordiale, pourvue d'un effet traumatique lié à l'introduction perturbante d'un « corps étranger ». Dans le premier temps freudien, il ne saurait être question de désir du pénis ou d'enfant réparateur. Le mouvement pulsionnel féminin est approché à partir du modèle de l'infanticide : liquider l'intrus, celui qui met fin à la « liberté » de la femme. La thérapie « cathartique » repose sur la même valorisation de la métaphore de l'expulsion. La démarche n'est pas très éloignée, dans ce premier temps, de celle des féministes, et Freud assume cette orientation de sa pensée en reprenant à son compte, dans sa critique de « la morale sexuelle "civilisée" », la protestation féminine.

On ne saurait toutefois refermer sur elle-même cette approche, puisque, à la fin des *Études sur l'hystérie*, Freud décrètera l'inefficacité du projet cathartique : on ne saurait éliminer le « corps étranger » — terme d'ailleurs utilisé par les antisémites pour désigner le Juif —, on ne peut que l'« admettre » (*aufnehmen*) à l'intérieur de soi. La métaphore initiale — présenter un espace violé par un « corps étranger » — n'est pas pour autant abandonnée, mais Freud va se servir d'elle pour analyser le mode de « défense » psychique. La scène à l'intérieur de laquelle il campe initialement le féminin deviendra paradigmatique de l'ensemble de la stratégie psychique dans son effort pour refouler ce qui se présente.

La fin des *Études sur l'hystérie* rassemble des figurations, des comparaisons et des métaphores qui restent prises dans l'évocation du féminin, mais l'enjeu s'est transformé. Freud se sert des signifiants renvoyant au féminin — la « fente » (*Spalte*), l'étroitesse de cette fente, la pénétration, l'admission

(*Aufnahme*) dans l'espace interne, le *Hohlraum* (espace creux) — pour rendre figurables les opérations psychiques et les métamorphoses spatiales qui commandent l'« admission » du refoulé.

C'est essentiellement en suivant à la trace le signifiant *Aufnahme* que j'ai lu la suite du texte freudien comme continuant à déployer le langage figuratif naissant de la rencontre inaugurale avec les paroles féminines. Dans les textes ultérieurs, nommément « La Négation » et « Analyse avec fin, analyse sans fin », il est question d'*annehmen* et d'*aufnehmen* pour dire le débat du psychisme contre le refoulé et l'« admission » qui advient parfois au terme. Or, dans « Les théories sexuelles infantiles », Freud attribue l'impossibilité première, pour l'enfant, de comprendre la fonction du père au fait que cet enfant ignore « l'existence de l'espace creux qui reçoit (*aufnimmt*) le pénis ». La notion d'*Aufnahme* intervient donc à un double titre : elle représente à la fois l'opération à laquelle se livre la mère pour s'ouvrir à la pénétration et l'opération réservée à l'appareil psychique lorsqu'il tente d'« admettre » ce qu'il peut vouloir en même temps laisser hors de lui. C'est précisément cette féminisation passagère de l'appareil psychique que refuse l'être masculin lorsque, dans « Analyse avec fin, analyse sans fin », il est animé par le « refus de la féminité » : « L'homme ne veut pas accepter (*annehmen*) la guérison. »

Dans ce retour insidieux des termes signifiant l'admission à l'intérieur de soi, il s'agit moins de cerner « un signifiant qui ferait la paire avec le phallus », comme interroge Joséphine Roques, que de souligner le retour de ce qui relève moins d'un fragment corporel (l'espace creux) que d'une scène, reposant sur une dynamique qui s'empare de l'espace et peut déboucher sur diverses issues : la « fente » peut s'opposer à l'entrée du nouveau venu, rester fermée, et aussi bien, comme dans le cas d'Elisabeth, se laisser métamorphoser par l'accueil de ce qui advient. Alors qu'il est possible de camper la thématique phallique en partant de la formalisation du 0 et du 1, l'équivalent d'une telle formalisation ne s'offre pas lorsqu'il s'agit de cerner ce que je nomme, non la « position féminine », mais le régime féminin, régime exigeant la référence à plusieurs schèmes eux-mêmes pris dans des séquences narratives ouvrant sur des espaces mythologiques. Dans l'œuvre de Freud, un tel régime est agissant, non dans la « leçon » mise en avant, mais au niveau de ce que les linguistes nomment l'« infratexte », celui qu'induisent les réseaux métaphoriques.

Pour introduire quelque mouvement dans la formulation, apparemment catégorique de Lacan — « Il n'y a pas, à proprement parler, dirons-nous, de symbolisation du sexe de la femme comme tel » —, il suffit de se référer à la phrase suivante : « En tous les cas, la symbolisation n'est pas la même, n'a pas la même source, n'a pas le même mode d'accès que la symbolisation du sexe de l'homme. » Ce qui revient à dire : il n'y a pas de symbolisation du sexe de la femme — il y a une symbolisation du sexe de la femme. Double énonciation, qui échappe à la contradiction à la condition de parler de symbolisation autre.

Cette ouverture sur une autre symbolisation est pratiquée par Freud quand, à la fin de « L'organisation génitale infantile », il dégage une voie d'accès permettant de spécifier un féminin qui ne soit pas radicalement prisonnier de ce qui est opérant à « la phase du primat du phallus ». À cette phase, précise-t-il, « il y a bien un masculin, mais pas de féminin ; l'opposition s'énonce ici : organe génital masculin ou châtré. C'est seulement quand le développement, à l'époque de la puberté, s'achève, que la polarité sexuelle coïncide avec masculin et féminin. [...] Le vagin prend maintenant valeur comme logis (*Herberge*) du pénis, il recueille l'héritage du sein maternel (*des Mutterleibes*) ».

Nous sommes effectivement passés à une symbolisation autre : alors que la thèse du « primat du phallus », celle pour laquelle il n'y a « pas de féminin », s'insère essentiellement dans le registre symbolique, commandé par l'opposition présence-absence, le féminin n'est envisageable, pour Freud, que si le chercheur a recours à un langage faisant appel au figurable. Impossible d'avoir accès à cette *Herberge* en la rapportant à la seule logique reposant sur le couple présence-absence.

Pour tenter d'amarrer cette thématique à un récit mythique, je me suis référée à l'histoire de Psyché, telle qu'elle se déploie dans *L'Âne d'or* d'Apulée. Le féminin y est abordé à partir d'un ensemble de métamorphoses.

Un mot maintenant sur les réactions à ma présentation. Les questions ont essentiellement concerné l'impact de cette approche du féminin sur la fonction phallique. J'ai abordé ce thème dans *Généalogie du masculin*, mais je me contenterai ici des reconversions qui affectent le parcours freudien. Contrairement à Lacan qui, dans *L'Angoisse*, interroge la scansion de la détumescence et de la tumescence, ce qui le conduit à envisager le phallus négativé, Freud s'appuie essentiellement sur une seule figure de la différence, avoir, n'avoir pas. Que le sexe soit érigé ou au repos n'a pas d'impact sur la question de l'avoir.

Néanmoins, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud se livre à un jeu d'avancée-retrait en ouvrant une interrogation sur l'enjeu de la question phallique ; deux versions sont alors mises côte à côte : celle qui radicalise l'opposition avoir-ne pas avoir et celle qui offre un nouveau décryptage de cet avoir ; l'emblème est alors valorisé, non pour sa fonction différenciatrice, mais pour l'opération qu'il rend possible : retrouver le lieu féminin-maternel originaire ; l'emblème masculin, ainsi instrumentalisé, devient ainsi moyen de transport : « la haute évaluation narcissique du pénis peut se justifier par le fait que la possession de cet organe garantit la possibilité d'une nouvelle union avec la mère (avec le substitut maternel). » Les deux vecteurs sont d'ailleurs agissants dans le texte, Freud allant à plusieurs reprises de l'un à l'autre : soit valorisation reposant sur une comparaison avec le manque dans l'autre, soit valorisation sous condition, dépendant de la valeur accordée à ce lieu féminin appréhendé comme destination. C'est donc à l'intérieur d'un même texte qu'on se trouve confronté à

ces « deux Freud ». La seconde perspective émane d'ailleurs d'un Freud qui se présente lui-même dans le lien qu'il entretient avec Ferenczi. Disciple auquel il écrit, le 11 mai 1929 : « Vous êtes le premier et jusqu'à présent le seul qui sache expliquer pourquoi le petit homme veut coïter. Ce n'est pas une mince énigme. »

La dualité serait alors solidaire d'une position d'énonciation : soit énonciation magistrale, faisant par elle-même autorité, soit énonciation adressée à un destinataire ; dans la lettre à Fliess du 7 mai 1900, Freud présente d'ailleurs le « commerce (*Verkehr*) avec l'ami » comme correspondant à « un côté singulier — quelque peu féminin » qui lui est propre. Côté (*Seite*) qu'il croit peut-être abandonner au moment où il rompt avec Fliess, mais qui commande sans doute tout un versant de l'œuvre et de l'opération d'énonciation.